

LES PARADOXES DU DÉSIR : *De l'Un au Sinthome*¹

*Nous nous battons pour des hommes et des femmes
dont la poésie n'a pas encore été écrite.
Robert Goud Shaw*

L'éthique de la psychanalyse dépend d'un dépouillement et d'une insistance sur une poétique des relations. Le travail avec la psychanalyse, dans la pratique clinique ou sociale, dépendra toujours d'une rencontre avec l'autre. De nombreuses pratiques nécessitent également cette rencontre. Cependant, ce qui distingue radicalement la psychanalyse, c'est le respect de l'abîme du Réel entre le moi et l'autre.

La tendance aujourd'hui est d'aseptiser l'« immonde », de bannir de la réalité ce qui nous rappelle notre précarité, notre finitude et nos conflits, d'abolir les différences par des discours de promesses mondialisées de santé et de bonheur. La tentation est grande de tomber dans les « formules faciles » qui réduisent un sujet à son organisme et à son comportement. Chez les analystes, cependant, le pari est, à travers un lien de travail, d'insister sur le Réel de l'expérience humaine tragique, à contre-courant des politiques/pratiques totalisantes/universalisantes : leur éthique et leur politique en dépendent.

Par conséquent, en ce qui concerne la formation des analystes, ce qui implique notre position dans la clinique ou dans le travail avec d'autres champs d'intervention, il est fondamental d'insister sur l'écoute des sonorités singulières dans leur (dé)rencontre, peut-être comme la seule forme d'émergence de nouvelles écritures et de façons singulières de transmettre la psychanalyse sans perdre de vue les questions :

¹ Texte présenté au VIIIe Congrès international de Convergence - Mouvement Lacanien pour la Psychanalyse freudienne, *QUELLE ÉTHIQUE POUR LA PRATIQUE PSYCHANALYTIQUE AUJOURD'HUI ?* 24, 25, 26 et 27 mai 2023. Travail institutionnel de l'École Lacanienne de Psychanalyse de Vitória-ELPV. Groupe de travail : Darlene Gaudio A. Tronquoy, Maria Celeste Faria, Renata Conde Vescovi, Maria Cecília Oliveira, Ruth Ferreira Bastos, Felipe Candido da Rocha.

- Que pouvons-nous, en tant qu'opérateurs éthiques, miser sur le triomphe du sujet à agir conformément à son désir, même dans une société à l'agonie ?

- Comment établir le lien entre le sujet agissant selon son désir si son implication dans le destin de la société qu'il habite ne lui est pas signifiée ?

Nous ne voulons pas répondre à ces questions, mais seulement ouvrir des voies qui nous placent dans le sillage de la subjectivité de notre temps, sans laquelle notre tâche ne trouvera pas ses effets. C'est pourquoi nous prendrons la ségrégation dans son sens le plus large comme la marque peut-être la plus profonde de notre temps : elle jette à la mer, chaque jour, des corps désespérés à la recherche d'un exil accueillant. Ségrégué dans une "galère sociale", le sujet postmoderne « se retrouve » exilé de l'existence.

La *ségrégation* est aujourd'hui un symptôme social dont nous n'avons pas encore vu toutes les conséquences, comme Lacan l'avait indiqué en son temps. Si nous en avons déjà théorisé les effets, la pandémie que nous venons de vivre les a violemment dévoilés. Nous ne pouvons que tirer de là les leçons d'un « réveil » provoqué par ce Réel qui a traversé le monde en nous interrogeant sur notre praxis d'analyste : l'intimité de la clinique, la formation et même sur notre perspective de regard sur le social, sur notre contemporanéité.

Lacan nous avertit que nous aurions à faire face à la ségrégation, non seulement dans le domaine psychiatrique, mais de manière généralisée. « L'entrée dans le domaine de l'enfant généralisé est l'entrée dans le domaine de la ségrégation ». Serions-nous aujourd'hui en présence de cet enfant « généralisé », capricieux, enveloppé d'un narcissisme primaire qui « préserve sa libido à l'égoïsme de son autoconservation » (FREUD, 1974, p. 214) et donc intolérant aux différences, souvent mélancolisé et sur le point de se jeter dans le vide de son existence ? Ce sont souvent des sujets qui vocifèrent, insultent sous l'impératif d'un surmoi archaïque exigeant une jouissance débridée.

Irresponsables de leur parole, ils sont plongés dans l'appauvrissement du discours. Privés de la médiation symbolique qui introduit le bénéfice du doute dans les certitudes paranoïaques, ils répudient la métaphore comme ressource sublimatoire des lacunes du langage qui nous

conduisent aux énonciations et nous invitent à extraire de nouveaux savoirs de ce reste toujours à dire.

Depuis Marx, nous savons que l'homme a inventé la forme la plus sophistiquée de l'exploitation. Freud la dénonce à sa manière, et Lacan (1992, p. 76) affirme : "Ce que Marx dénonce dans la *plus-value*, c'est la spoliation de la jouissance". Le mémorial « du plus de jouir », qui en est l'équivalent, définit la « société de consommation ». En elle, ce que nous qualifions d'« humain » devient homogène à ce plus-de-jouir forgé par l'industrie. La « plus-value » a imprimé sa marque et le capitalisme qui s'en nourrit ne cesse de sophistiquer cette forme d'exploitation qui a fait trembler la Terre, provoqué des guerres et des vagues migratoires géantes qui ne cessent pas.

Le « progrès » a profondément changé la vie quotidienne des gens. Il suffit de comparer les siècles qui ont précédé la soi-disant « révolution industrielle » et notre époque. Il a apporté des transformations qui incluent une partie de la population mondiale, mais une grande masse de personnes dans le monde en est littéralement et cruellement exclue. Aucun tapis ne peut cacher cette « réalité ». L'exclusion, la ségrégation, est partout !

Freud, dans "Malaise dans la culture", juge naïve l'idée que le « progrès » puisse prendre en charge l'*unbehagen*, le malaise inhérent à la *kultur*. Écrit en 1929, ce texte annonce l'échec de la promesse de bonheur et de bien-être collectif des Lumières, l'échec de la rationalité à maîtriser les maux produits par les « réalisations civilisatrices ». Les hommes, nous dit Freud (1974, p. 133), « ne sont pas des créatures douces », prêtes à aider et à être aimées. Ce sont des créatures disposées à l'agressivité, dont le prochain n'est qu'une « aide » ou un « objet sexuel », toujours prêt à les prendre sans leur consentement, à s'emparer de leurs biens, à exploiter leur travail sans contrepartie, à les humilier, à les faire souffrir et mourir, même si ces « créatures » ont des issues sublimatoires, l'amour, l'Art, aucun « projet » n'est en mesure d'éliminer la souffrance et le malheur de la vie. C'est face à cela, à ce Réel, que nous devons nous interroger sur notre pratique et notre éthique.

Le devoir éthique de Freud l'a conduit à suivre sa voie sans effacer les traces de ce qui l'avait précédé. Sa rigueur et son éthique ont guidé son action par rapport à ce que la communauté scientifique et la société de son temps pouvaient attendre de lui. Mais elles n'ont pas suffi pour que

l'« esthétique de la réception » de son public accepte la vérité de ce qu'il énonçait : le dévoilement des lois de l'inconscient et de ses rapports avec la sexualité et la mort. C'est donc à partir d'une position « exilée », « ségréguée », que Freud a procédé, seul, à son œuvre ardue : l'invention de la clinique appuyée sur la psychanalyse.

C'est aussi dans la position d'« hérétique, expulsé, exilé et ségrégué » de sa « société » que Lacan a refondé et poussé jusqu'à ses dernières conséquences la manière virulente inaugurée par Freud d'aborder la clinique et la formation du psychanalyste. Pour ce faire, l'un et l'autre se sont appuyés sur une éthique soutenue par une position d'extimité. Ainsi, ils étaient « contemporains » car, bien qu'immergés dans leurs réalités historiques, ils pouvaient, depuis leurs positions « ségréguées », éclairer l'obscurité et la subjectivité de leur époque (AGAMBEN, 2009, p. 28).

Face à ses paradoxes, Lacan explique que le « devoir éthique » du sujet comme du psychanalyste est « d'agir en conformité avec le désir qui l'habite ». Ainsi, dans son *Séminaire Éthique, livre 7*, il nous met face à des questions qui nous interpellent dans notre singularité, dans la clinique, ainsi que dans notre responsabilité à l'égard du collectif. Lacan y tente de sortir l'éthique du champ de la morale – subvertissant l'éthique aristotélicienne – pour la resituer dans le champ du désir, de l'érotisme.

Pour l'homme, il n'y a pas de progrès, nous dit Lacan (1976-77, p. 13). Avec chaque sujet qui vient au monde, la loi civilisatrice doit être rééditée. La preuve en est que les nations du monde, tendance actuelle, se sont empêtrées dans un processus galopant d'invasions de type nazi-fasciste, ce qui nous amène à nous interroger sérieusement sur notre rôle face à ce qui se passe : comment trouver et établir le lien entre le sujet agissant selon son désir, son désir le plus intime, et son implication dans le destin de son monde ? Est-ce possible ? Pour Lacan, la position du pouvoir face au désir nous laisse une énigme. Il dit, en s'interrogeant :

Qu'aurait proclamé Alexandre le Grand en entrant triomphalement à Persépolis, ou Hitler en arrivant à Paris ? Peu importe, mais probablement ceci : *je suis venu vous libérer de ceci ou de cela*. L'essentiel est là : *continuez à travailler. Que le travail ne s'arrête pas*. Ce qui veut dire - *Qu'il soit clair que ce n'est absolument pas l'occasion de manifester le moindre*

désir. La morale du pouvoir, du service des biens, c'est - *Quant aux désirs, vous pouvez vous asseoir et attendre* (LACAN, 1988, p. 378).

L'avertissement de Lacan nous fait imaginer la scène de la banalisation du mal : tout au long de sa permanence, nous nous en accommoderons... cependant, une autre voie est d'ouvrir grand les yeux et les oreilles ! Pour cela, dans le champ de la psychanalyse, nous avons le discours de l'analyste, qui n'est pas propriété des psychanalystes, l'effet d'un dire, mais il est toujours menacé d'être *verwefung* par le lien social. Il est donc de la responsabilité éthique du psychanalyste de dialoguer avec d'autres savoirs en tenant compte de la subjectivité tissée par les énonciations discursives de son époque offrant son grain de savoir. Mais comment ? La psychanalyse est-elle encore subversive ? Que peut-elle faire face aux promesses actuelles de bonheur ?

S'il y a quelque chose de proche du bonheur, face à l'ingouvernable pulsion de mort, « c'est seulement si c'est par magie », c'est-à-dire quand, paradoxalement, nous reconnaissons l'impossibilité de « l'atteindre, puisque la mesure de l'action humaine est son *hybris*, avec sa prépotence et ses excès » (AGAMBEN, 2007, p. 23). Et l'*hybris* est l'un des noms de la jouissance parasitaire du symptôme, de ce qui est inscrit par l'*Un* qui particularise un sujet, mais qui devient une force constante pour épier l'homme de l'intérieur, le rendant son propre ennemi, lui faisant chercher dans la culture l'abri de son désarroi.

On peut peut-être le nommer « défi »... aujourd'hui, le nôtre, non seulement dans le champ psychanalytique, mais dans d'autres, et même en lien avec la psychanalyse, est de soutenir des « éthiques » qui lient, dans le collectif, la pluralité, en établissant des « poétiques de relations horizontales » comme le propose Édouard Glissant (2021). Le poète nous invite à nous laisser traverser par ce qu'il appelle la « pulsation poétique du langage », « dimension politique de la dénonciation de la violence » qui ségrègue les diverses voix issues du colonialisme nord-américain et eurocentrique (GLISSANT, 2021, p.13). C'est un acte politique que de se laisser contaminer par la « multiplicité errante et sonore des autres cultures » en établissant une « poétique des relations » (idem, p. 21).

Une telle expérience provoque la rencontre avec l'étranger en nous, avec notre altérité, ouvrant la possibilité de tisser des récits qui respectent les différences discursives, la fracture du Réel qui

nous est commun. Est-il possible de supporter le choc que produit en nous l'altérité présente dans le discours de la différence sans la ségréguer ? Est-il possible d'oser expérimenter des poétiques de relations qui nous séparent de notre « géopolitique » pour habiter un espace dont le paysage est le dire qui provoque la dissonance nous traversant dans la rencontre avec l'autre ?

La tâche politique et poétique de Glissant fait penser au travail des analystes de Convergencia, à la survie de la psychanalyse. Si elle a une chance de perdurer, c'est précisément en s'ouvrant aux sonorités singulières qui résonnent d'un dire s'inscrivant dans d'autres, produisant des modalités distinctes de transmission de la psychanalyse, non sans la rigueur des concepts établis par Freud et Lacan.

La tâche de transmettre l'intransmissible de la psychanalyse dépend du deuil de l'analyste effectué dans son expérience sur le divan. Se dépouiller de son narcissisme et s'ouvrir à la rencontre de l'altérité qui se présente dans l'autre, cela nécessite ce que Glissant a nommé « la séparation des préjugés monolingues », car l'idée que « ma langue est ma racine et que je ne peux m'en séparer pour m'ouvrir à d'autres sonorités » peut nous laisser narcissiquement paralysés, infatués, comme s'il n'y avait qu'une seule façon de transmettre le savoir. « Après tout, que faire encore quand on croit que seule une langue unique peut nous donner la clé du progrès ? » (GLISSANT, p. 24).

Peut-on alors affirmer que notre éthique doit être contemporaine ? Qu'elle doit nous permettre de continuer à construire des « pistes » dans la jungle civilisatrice, en attendant sans espérer, pour extraire un savoir de la clarté tracée par l'effet de « l'insuccès » – l'insu que sait – que l'inconscient, dans sa dimension privée et publique, dans le discours de son temps ? Une « poétique des relations » peut-elle nous aider dans l'agencement d'un passage de l'*Un* au *sinthome* ?

RÉFÉRENCES

BECKETT, Samuel. *Esperando Godot*. Tradução: Fábio de Souza Andrade. São Paulo: Cosac & Naify, 2002.

ÉDOUARD, Glissant. *Poética da Relação*. Rio de Janeiro: Editora Bazar do Tempo, 2021.

LACAN, Jacques. *O Seminário, livro 17, o avesso da psicanálise (1969-1970)*. Rio de Janeiro: Jorge Zahar Editora, 1992.

_____. *Le Séminaire, livre 24 : L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre-1976-77, versão online Staferla* (Inédito).

FREUD, Sigmund. «O Mal-Estar na Civilização». In: *Obras completas*. Tradução de Jayme Salomão. Rio de Janeiro: Imago Editora LTDA, 1974, v. XXI.